

7136 / 487 / 20 - D 3894 2/4 (sewe)

La Pologne et la Guerre  
Publications politiques, historiques et littéraires.

---

IV

POLONAIS

ET

RUSSES

PAR

H. J. SIENKIEWICZ



LAUSANNE

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE DE PUBLICITÉ

—  
1915

LA NATION POLONAISE

---

II 9162

POLONAIS

ET

RUSSES

PAR

H. J. SIENKIEWICZ

---

LAUSANNE

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE DE PUBLICITÉ

—  
1915



02



292790

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA  
im. Jerzego Giedroycia w Białymstoku



FUW0199538

W/235/06

## POLONAIS ET RUSSES

Lorsqu'au début de la guerre actuelle, la France et l'Angleterre eurent déclaré combattre pour la justice, la liberté, pour assurer une paix durable et redresser les torts, par-là même la question polonaise était posée. Elle redevenait d'actualité. Au fond, bien qu'à l'état latent, elle a toujours subsisté et subsistera tant qu'elle n'aura pas été résolue selon le droit imprescriptible de tous les peuples à la liberté.

En attendant la solution de ce problème, il sera utile d'étudier une question qui le touche de près, à savoir quel est le rapport, au point de vue historique et intellectuel, de la nationalité polonaise avec la nationalité russe dans leur état présent ?

C'est une question complexe. Invoquer l'origine slave des deux peuples et en conclure à leur affinité intellectuelle, c'est envisager la question d'un seul côté, la trancher en quelque sorte sans la résoudre. En effet,



le panslavisme, comme tous les programmes analogues, est de fraîche date. C'est le mouvement nationaliste du XIX<sup>e</sup> siècle qui amena les nations à se grouper par familles : le même mouvement qui, d'autre part, favorisa le séparatisme régional et poussa des peuplades vivotant jusque-là dans le silence et l'oubli à s'ériger en nations et demander l'indépendance.

Avant cette époque les peuples se souciaient fort peu de leurs liens de sang. Ce n'est qu'à mesure qu'ils prenaient conscience de leur race que l'idée de consanguinité se faisait jour parmi les nationalités d'une même origine. Cette idée, secondée par une ambition politique, par un besoin de défense ou simplement par un élan de sympathie, les amena à se réclamer de leurs liens de sang et de l'affinité de leurs langues, à rechercher une lointaine origine commune et, si l'on en trouvait, des traditions communes. C'était du nationalisme plus large, doublé d'un orgueil de race.

Un orgueil légitime de cette sorte, purement intellectuel et sans visées politiques, anime les peuples latins. Leur civilisation forme la base de toute la civilisation européenne. Leur ancêtre commun c'est Rome et cette tradition en fait des peuples patriciens. En plus de ces souvenirs glorieux ils ont trouvé un fond commun à leurs mentalités et aspirations, si dissimilaires pourtant, et qu'ils nomment l'âme latine. C'est un lien. Un peu vague, un peu littéraire, mais capable de les rapprocher malgré les divergences de caractère et de tempérament.

On ne saurait en dire autant des Germains. Le pangermanisme ne représente pas un groupement de peuples : idée purement allemande, nullement partagée par les autres peuples d'origine germanique comme les Hollandais et les Flamands, elle vise la réunion de tous les Allemands en un seul empire, ainsi que l'annexion de provinces revenant à l'Allemagne par « droit historique ». Quant aux autres peuples d'origine germanique, le pangermanisme dans ses visées compte en faire un jour des Allemands et, vu leur origine, il espère y arriver plus facilement que lorsqu'il a à faire à des peuples allogènes, Polonais, Alsaciens ou Danois.

C'est une idée fixe, presque une aberration collective du peuple allemand dont elle exprime bien les ambitions, mais par-là même le rend étranger à tous les autres peuples européens, y compris même ceux d'origine germanique. En effet, depuis plus de quarante ans ce peuple, que l'on regardait jadis comme un peuple de penseurs, de savants et de poètes, se fit, sous la tyrannie morale de la Prusse, une mentalité que ses voisins ne sauraient partager. Il adopta un cours d'idées contraire à tout progrès, aux tendances mêmes de la civilisation, sans s'apercevoir du recul que subissait sa culture. La monomanie des conquêtes lui fit militariser son industrie et sa science, son art et sa littérature. L'esprit d'ordre et d'organisation qui caractérise cette race dégénéra en servilisme et en esprit de troupeau ; ses idéals d'autrefois disparurent pour faire place à un seul, la Force. Les Allemands



d'aujourd'hui en ont fait une divinité et, en barbares, ils l'adorent sous les traits d'une bête.

Le groupe slave porte un caractère spécial, qui est en connexion étroite avec les destinées et la situation politique des peuples qui lui appartiennent. Il n'est peut-être pas téméraire de supposer que c'est dans les Balkans que prit naissance l'idée d'une fraternité slave. En effet, la situation des Slaves balkaniques, opprimés et menacés de toute part, était bien faite pour leur en suggérer l'idée : ils faisaient cause commune contre des ennemis parlant le turc, le hongrois, l'allemand, et leurs langues à eux étant très rapprochées (slovène, croate, serbe) ils pouvaient facilement se comprendre. Le premier écrivain qui s'adressa aux Slaves en général était un Serbe lettré établi en Russie moscovite vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle et qu'on peut à juste titre regarder comme le précurseur du panslavisme<sup>1</sup>. Son idée ne devait pas avoir de suite : les Slaves du nord étaient dans ce temps trop étrangers les uns aux autres pour concevoir l'idée d'une communauté de races. Ce n'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle que la Russie, par suite de son conflit séculaire avec la Turquie et de ses visées sur Constantinople, se proclama la protectrice des chrétiens d'Orient et plus particulièrement des Slaves balkaniques et enfin, mais ceci beaucoup plus tard, des Slaves en général. L'opinion en Russie y découvrit un horizon

<sup>1</sup> Iouri Krijanitch. (A. Rambaud, *Histoire de la Russie*. Chapitre XXI.)

nouveau pour ses ambitions nationales. Une société se fonda ayant pour but l'affranchissement des peuples slaves et leur réunion sous le protectorat de la Russie. Les membres de cette société se donnaient le nom de slavophiles.

« En 1867, ils convoquèrent à Moscou... les représentants de toutes les nations slaves ; mais là on s'aperçut que l'on manquait d'une langue slave intelligible à tous les Slaves ; on constata que les Tchèques et d'autres peuples entendaient réserver leur droit à l'indépendance ; enfin le souvenir de la Pologne jetait une ombre fâcheuse sur cette fête de la fraternité slave. On put se convaincre que le panslavisme proprement dit n'était pas une idée réalisable<sup>1</sup>. »

Pourtant elle a survécu et, pour certains Slaves, elle est devenue sacrée à l'égal de l'idée de patrie. Ce qui est plus, elle repose précisément sur l'affinité des idiomes. Si les Slaves, en majeure partie, ne peuvent pas se comprendre, néanmoins leurs langues, ayant eu un développement absolument normal, sans mélanges ni détérioration, ont toutes la même structure et dénotent bien une origine commune. Si l'on élimine les raisons politiques qui peuvent rapprocher les Slaves, c'est là, à défaut de langue commune, leur lien principal.

On est souvent enclin à juger le groupe slave par

<sup>1</sup> A. Rambaud, *Histoire de la Russie*. Chapitre XXXVIII.



analogie au groupe latin. Or, en premier lieu, cette analogie n'est pas exacte parce que les Slaves, contrairement aux Latins, manquent de traditions communes. La séparation de la masse slave en peuples distincts s'est opérée dans la nuit des temps, avant l'histoire et avant la légende. Ils n'ont pas d'ancêtre historique commun.

Quand on a voulu y remédier en quelque sorte et trouver un autre lien en définissant les traits caractéristiques de la race et de l'âme slaves, on s'est heurté à de prodigieuses difficultés. En effet, les peuples slaves n'étaient qu'à l'état de matière brute lors de leur séparation et ce qu'ils sont aujourd'hui ils le doivent en majeure partie aux facteurs qui ont favorisé ou entravé leur développement. Il n'est pas aisé de dégager l'empreinte des mélanges de races allogènes, des conditions politiques et géographiques, du christianisme enfin sous sa forme romaine ou byzantine, qui ont façonné ces peuples au cours des siècles et leur ont fait la physionomie qu'ils ont de nos jours. Ce sont des nations distinctes, formées indépendamment et dans des conditions souvent fort dissemblables. Il en résulte que de nos jours on peut parler de civilisation tchèque, de civilisation polonaise, de civilisation russe, il n'y a pas de civilisation slave.

Le slavisme ne serait-il donc qu'un terme abstrait ? Une vague généralisation sans réalité ? Nullement. L'origine commune des Slaves, quoiqu'elle n'implique pas une similitude de caractère ou de mentalité, n'en

reste pas moins indéniable. Elle peut au moment propice leur servir de trait d'union et même, chez certains d'entre eux, suppléer à la pauvreté de leurs traditions nationales. De plus, ces mêmes facteurs historiques qui ont séparé certains des peuples slaves en leur imprimant des traits individuels opposés, ont pour d'autres contribué à un rapprochement. Ainsi pour les Polonais et les Tchèques la formation de leurs nationalités à la même époque, une lutte continuelle contre le même ennemi héréditaire, le germanisme ; la participation à la même civilisation occidentale, forment une tradition commune bien gravée dans leur mémoire. D'autre part, une existence plus ou moins longue en dehors de la vie de l'Occident, la civilisation et le christianisme apportés de Byzance, une lutte séculaire contre des peuples asiatiques et le caractère oriental qu'elle leur a imprimé, ont forgé plus d'un lien entre les Russes et les Slaves balkaniques. Dans les deux cas le rappel d'une origine commune contribue puissamment à resserrer ces liens historiques en les sanctionnant en quelque sorte, quoiqu'il soit impuissant à constituer lui-même un ciment entre des peuples qui ont vécu séparés pendant des siècles.

Mais l'ampleur même que prit l'idée d'une fraternité slave depuis qu'elle s'est fait jour prouve suffisamment qu'elle répondait à un besoin réel de ces peuples. En effet, elle a su s'adapter à leurs aspirations et à leurs revendications et prendre, suivant les latitudes, les formes les plus différentes. Chaque peuple la con-



çoit à sa manière. Ainsi, pour la Russie, c'est un rôle mondial à jouer et un avenir de domination à espérer. En s'instituant la protectrice des Slaves, la Russie s'ouvrait les Balkans, légitimait ses aspirations impérialistes, en même temps qu'elle dotait sa politique extérieure d'un haut principe d'idéal.

Les petits peuples slaves, faibles et opprimés, regardent le panslavisme comme une planche de salut. Ils se sentent forts en tant que membres de la vaste famille qui embrasse deux cent millions de Slaves. C'est une puissance à opposer au péril allemand ou magyar. Aussi sont-ils des panslavistes les plus sincères, les plus convaincus et sans arrière-pensée. Ne vont-ils pas jusqu'à déclarer que les sentiments slaves doivent primer tout sentiment national individuel ?

Les Tchèques aussi, serrés qu'ils sont de toutes parts par l'élément allemand, y voient l'antithèse du germanisme envahissant.

La Pologne offre un champ moins propice au développement des idées panslavistes. Elle était trop absorbée par ses propres destinées, sa tradition nationale était trop forte et trop présente à son esprit pour que l'idée générale, mais un peu vague, de panslavisme puisse prendre prise sur elle. En plus, les circonstances ne lui permettaient pas, comme aux Tchèques et aux Slaves méridionaux, d'identifier la cause slave avec sa propre cause nationale. La Russie, loin d'être une protectrice, incarnait la persécution et le fait qu'elle favorisait les idées panslavistes a suffi pour les rendre im-

populaires, voire suspects. On craignait qu'à l'avenir, le nationalisme russe aidant, le panslavisme ne dégénérât en panrussicisme. D'ailleurs les égards de la Russie pour les Slaves ne s'étendaient pas aux Polonais. Elle alléguait pour excuse — prenant la cause pour l'effet — le manque de sentiments slaves chez les Polonais.

Cependant il y avait en Pologne des mystiques et des poètes qui croyaient à une fraternité future des peuples slaves. Mais ils remettaient la réalisation de leur idéal à un avenir lointain, le présent leur donnant un trop cruel démenti.

Donc, en résumé : 1° l'idée du panslavisme varie suivant la situation politique des peuples; 2° elle est un lien puissant pour ceux dont le caractère national s'est formé sous les mêmes influences extérieures, ou que la similitude des destinées a rapprochés. Mais elle n'est pas de force à contrebalancer de fortes traditions nationales, quand elles se trouvent en opposition.

Les Polonais et les Russes sont précisément dans ce cas. Leur lien de sang n'a pas été corroboré au cours de l'histoire, au contraire : malgré leur voisinage, la formation de leurs nationalités s'est effectuée indépendamment et dans des circonstances fort dissemblables : « Ils se sont trouvés séparés par tout ce qui est le plus fait pour lier les hommes, par la religion, par l'écriture et le calendrier, par les éléments mêmes de la civilisation <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> A. Leroy-Beaulieu, *L'Empire des tsars et les Russes*. T. Ier, Liv. II, Chap. IV.



Il en est résulté que de nos jours ces deux peuples ont chacun une physionomie nationale nettement distincte. Un aperçu comparé de leurs formations suffira à le faire comprendre.

Je cite un passage du beau livre de M. A. Rambaud (*Histoire de la Russie*), auquel j'aurai recours plus d'une fois dans la présente étude.

En parlant des Slaves au IX<sup>e</sup> siècle, M. Rambaud dit :

« A cette époque, entre Slaves russes et Slaves polonais, il y avait peu de différence... c'est la conquête par deux races d'hommes différentes, l'adoption de deux religions rivales, celle de Byzance et celle de Rome, l'influence de deux civilisations opposées, la grecque et la latine, en même temps que deux littératures et deux alphabets, qui, au sein d'une même race, ont créé deux peuples rivaux et frappé sur la matière inerte et inconsciente des tribus slaves la vigoureuse empreinte de deux nationalités ennemies. Le Slave façonné par les Léchites, conquis à l'Eglise romaine et aux influences occidentales, est devenu le Polonais ; le Slave façonné par les Varègues, conquis à l'Eglise grecque et aux influences byzantines, est devenu le Russe <sup>1</sup>. »

On voit d'après ce passage que « la matière inerte »

<sup>1</sup> A. Rambaud, *Histoire de la Russie*. Chap. II.

primitive a été déjà altérée par une conquête étrangère à une époque très reculée. En plus, tandis que les terres occupées de nos jours par les Polonais n'ont jamais été habitées que par des Slaves, les Russes, en se répandant sur le vaste territoire de la Russie actuelle dont ils n'occupaient qu'une faible partie <sup>1</sup>, absorbèrent les autochtones d'origine pour la plupart finnoise <sup>2</sup> rencontrés sur leur chemin <sup>3</sup>.

Quand au X<sup>e</sup> siècle les Russes et les Polonais furent convertis à la foi chrétienne, les uns par Byzance, les autres par Rome, c'est un antagonisme de deux civilisations ennemies qui vint se greffer sur une différence de race. Ce n'est donc pas des conflits (ils ne surgirent que plus tard) qui séparèrent ces deux peuples, c'est le fait d'être entré dans deux mondes différents qui n'avaient que peu de relations entre eux et qui se mettaient en opposition partout où ils venaient à se rencontrer. Dès lors, Polonais et Russes suivent dans leur développement politique et intellectuel des voies divergentes.

En recevant leur foi de Byzance les Russes se mirent

<sup>1</sup> A. Rambaud, *Histoire de la Russie*. Chap. II.

<sup>2</sup> A la race finnoise se rattachaient... les Vesses sur la Cheksna et le lac Blanc, les Mouromiens sur l'Oka, la Moskova et la Kliasma, les Mériens sur le haut Volga et le lac Klechtchine entre les Vesses et les Mouromiens; ces trois peuples ont complètement disparu, absorbés ou transformés par la colonisation russe, et c'est sur leur territoire que s'est constitué le noyau de l'empire moscovite.

<sup>3</sup> A. Leroy-Beaulieu, *Op. cit.* T. I<sup>er</sup>, Liv. II, Chap. IV.



en contact avec une civilisation séculaire, supérieure à coup sûr à celle de l'Occident à la même époque, mais trop vieille peut-être pour servir d'aliment à un peuple primitif, et trop raffinée pour pouvoir lui être transmise. De plus, elle séparait la Russie de l'Occident dont la jeune civilisation qui ne faisait que germer devait un jour laisser bien loin en arrière la vieille Byzance stationnaire.

De nos jours les termes d'occidental et de civilisé sont presque synonymes. Il en était tout autrement au X<sup>e</sup> siècle. Ce n'est qu'aux germes d'une civilisation que fut initiée la Pologne par le fait de sa conversion à la religion romaine. Ce siècle était pour l'Europe occidentale un siècle de barbarie : les Etats mal assis, les nations à peine ébauchées se ressentaient encore de la migration des peuples. Mais, d'autre part, la distance de maître à élève n'existant pas entre l'Occident et la Pologne, celle-ci put entrer de plain-pied dans la communauté des peuples chrétiens et les suivre de près dans leur marche vers le progrès.

Ce rapprochement était facilité par le caractère international de la civilisation occidentale, propagée par l'Eglise et la Chevalerie. Ces deux grandes institutions internationales du moyen-âge réussirent, en dépit des guerres, à établir un courant d'idées entre les peuples et les doter d'un idéal commun <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> L'éminent historien du moyen âge latin, M. Emil Gebhart, écrit en tête de son livre sur les conteurs florentins : « Le moyen âge avait tenté d'établir, par la notion de chrétienté,

Contrairement aux usages de l'Eglise grecque qui commençait par traduire les livres sacrés pour les peuples qu'elle convertissait, l'Eglise romaine, méprisant les idiomes « vulgaires », imposa à tous ses peuples le latin, dont elle fit une langue universelle. Par-là, tout en retardant le développement de leurs littératures nationales, elle établissait entre eux des relations directes.

La Chevalerie de son côté propageait ses mœurs, ses croyances et son idéologie, en marquant de son empreinte les peuples occidentaux. Aussi ces peuples de races diverses finirent-ils par former une société participant désormais toute entière aux grands mouvements qui la traversent. Grâce à la diversité des races, ils se manifestaient de façons fort différentes suivant l'individualité des peuples : mais jamais un grand mouvement intellectuel ne pouvait surgir dans un de ces pays sans avoir une répercussion immédiate dans tous les autres. Or c'est le fait d'y avoir participé, d'avoir partagé les grandes idées qui passionnaient l'Europe, qui classe un peuple parmi les Occidentaux.

une communauté idéale des peuples de l'Occident. Par le latin, langue de l'Eglise, du droit écrit, de la scholastique et de la chronique, il fonda la communauté intellectuelle des races chrétiennes. Par la diffusion des souvenirs héroïques et des légendes chevaleresques, il créa une littérature véritablement européenne. » (Emil Gebhart, *Les conteurs florentins du moyen âge.*)



Ainsi la Pologne, conquise à l'Eglise romaine, commençait son éducation historique de peuple occidental. Sa situation politique était bien difficile : l'élément allemand, en pleine poussée vers l'est, la menaçait d'un côté, tandis que des nomades païens tels que Lithuaniens et Pétchénegues, l'envahissaient de l'autre. Au milieu de ces luttes continuelles elle sut pourtant se préserver de toute influence allemande. D'ailleurs elle était, au début du moyen âge, séparée de l'Allemagne proprement dite par des tribus slaves soumises à l'Empire, mais que l'élément teuton ne parvint à absorber ou extirper que plus tard. D'autre part, des relations de vieille date la reliaient aux pays scandinaves, avec lesquels elle communiquait par l'embouchure de la Vistule et la mer Baltique.

Bientôt des moines venus des pays latins, Citeaux, Bénédictins, etc., vinrent lui apporter leurs manuscrits, leur scholastique, leurs arts. Ils fondèrent des écoles, initiant ainsi la Pologne à ce qu'était alors la civilisation latine. La Chevalerie fit le reste. Si le régime féodal n'a pas pris racine en Pologne, si les clans des temps païens ont subsisté, c'est néanmoins la Chevalerie avec ses vertus, ses idéals et ses principes d'honneur qui a donné sa couleur à tout le moyen âge polonais.

La Russie du moyen âge suit une voie tout opposée.

Son centre de gravité se déplace vers l'est, le Dniéper est délaissé pour le Volga<sup>1</sup>. La Moscovie, ce noyau de l'empire russe actuel, s'oriente pour de longs siècles vers l'Asie.

Un élément nouveau est notamment entré en scène vers la moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. La grande invasion des Tatars-Mongols qui ravagea tant de pays et les laissa à moitié dépeuplés, devait, en pesant plus de deux siècles sur la Russie, déterminer son caractère asiatique.

Les Tatars étaient, au temps de la conquête des barbares nomades, inférieurs aux Russes en civilisation ; néanmoins, étant seuls à cette époque en relation avec la Russie et en entravant son développement, ils ne tardèrent pas à exercer sur elle une influence sensible. Leur domination agissait, selon M. Rambaud, indirectement :

« En séparant la Russie de l'Occident, dit-il, en faisant d'elle une dépendance politique de l'Asie, elle a perpétué dans le pays cette demi-civilisation byzantine dont l'infériorité vis-à-vis de la civilisation européenne s'accusait chaque jour davantage<sup>2</sup>. »

Ce fond byzantin de la culture russe était bien fait pour favoriser une infiltration morale de l'Asie. M. Le Roy-Beaulieu s'exprime là-dessus en termes précis :

« Vassal du Tatar ou élève du Byzantin, le Moscovite

<sup>1</sup> « Du jour où les grands princes établirent leur capitale sur la Moscova... sous-affluent du Volga, la Russie se tourna vers l'est... Le Dniéper avait fait la Russie byzantine, le Volga la fit asiatique, la Néva devait la rendre européenne. » A. Rambaud. Op. cit. Chapitre Ier.

<sup>2</sup> A. Rambaud, *Histoire de la Russie*, Chap. X.



» respirait un air oriental si ce n'est asiatique : car la  
» Byzance du Bas-Empire relevait autant de l'Asie que  
» de la Grèce ou de Rome <sup>1</sup>. »

Le même écrivain souligne la ressemblance des effets que produisirent sur la Russie la civilisation byzantine et la civilisation mongole, malgré l'opposition de ces deux peuples. Car il y a eu une civilisation mongole : ces barbares finirent par se civiliser, ces nomades par se fixer et fonder des villes. Convertis à l'Islam ils mirent les Russes indirectement en relations avec les Arabes et les Persans, rompant définitivement les vagues liens qui rattachaient encore la Russie à l'Europe <sup>2</sup>.

Les historiens de la Russie, Russes et étrangers, sont d'accord à admettre que, dans la vie privée comme dans la vie publique de ce pays, il n'est pas aisé de distinguer les éléments mongols des éléments byzantins, de « dé mêler ces deux fils également orientaux », pour se servir du mot pittoresque de M. Leroy-Beaulieu. Maintes fois, en effet, on a attribué à une influence mongole ce qui n'était chez les Russes qu'un héritage byzantin ou un trait commun à tous les orientaux. Cette influence toutefois ne fait pas de doute : les princes et les boïars la subissaient en premier lieu et la propageaient par l'exemple dans les autres classes de la société. Les prin-

<sup>1</sup> A. Leroy-Beaulieu, Op. cit., T. I<sup>er</sup>. M. Rambaud affirme même que « les Slaves russes étaient des asiatiques avant » même d'avoir été soumis par les Mongols. » Op. cit., Chap. XVI.

<sup>2</sup> A. Leroy-Beaulieu, Op. cit., T. I<sup>er</sup>, Liv. IV, Chap. III.

ces et les boïars, à part les mariages mixtes, étaient plus directement influencés par leurs rapports suivis avec les conquérants, par leurs visites obligatoires à la cour des khans et, enfin, par la communauté d'armes avec les Mongols, astreints qu'ils étaient à fournir un contingent militaire. Bientôt « les princes russes ou mongols » formèrent comme une même caste militaire, désor-

» mais séparée de la chevalerie occidentale <sup>1</sup>. »  
La domination mongole n'était qu'une suzeraineté féodale. Les descendants de Rourik continuaient à régner dans les nombreuses principautés russes, astreints toutefois à payer un tribut et à se faire reconnaître par le grand-khan à leur avènement. Mais toutes leurs préoccupations sont désormais tournées vers l'Asie : c'est de là que dérive leur pouvoir, c'est là que réside le juge qui tranche leurs différends.

Les grands-princes de Moscou surent habilement tirer parti de cette situation : en levant l'impôt au nom du conquérant ils s'enrichissent ; leur pouvoir prend chaque jour plus d'importance, leur domaine s'étend aux dépens des petits Etats qu'il finit par engloutir <sup>2</sup>. Régnant au nom du khan ils finissent par régner à la façon des khans. Le type de la monarchie évolue en Russie et tend à se rapprocher du type asiatique : l'empire moscovite et son autocratie se forment sous la terreur mongole <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> A. Rambaud, Op. cit., Chap. X.

<sup>2</sup> A. Rambaud, Op. cit., Chap. X et XII.

<sup>3</sup> « La tyrannie étrangère dont ils étaient les délégués auto-



Ce type tout oriental de l'Etat russe, despotique et centralisateur, devait survivre à la domination étrangère. Le joug une fois brisé, l'autocratie des khans est remplacée par celle des tsars de Moscou. Aussi M. Wallace les considère-t-il, tout fondateurs qu'ils sont de l'unité nationale, comme les descendants non des princes russes d'avant l'invasion, mais des khans tatars<sup>1</sup>.

Bien que débarrassée du joug mongol la Russie n'offre pas moins un contraste frappant avec la Pologne. Ce sont deux mondes qui ne peuvent pas se comprendre. Autocratie allant jusqu'à la tyrannie et liberté tendant à l'anarchie; fanatisme orthodoxe et catholicisme miné par la Réforme; monde oriental et monde occidental, telles sont les oppositions entre ces deux pays. Ils manquent de trait d'union et ce n'est certes pas dans l'affinité — lointaine au fond — des langues, pas plus que dans le chaos préhistorique de leur origine commune, qu'ils auraient pu le trouver. Tout contribuait à creuser encore l'abîme qui les séparait. En plus des conflits politiques, les éléments même de la civilisation les mettaient aux prises. Tandis que la Russie, reléguée aux confins de l'Europe, presque sans relations avec les

risait les grands-princes à gouverner tyranniquement. Leur despotisme vis-à-vis des Russes avait son principe dans leur servitude vis-à-vis des Tatars. Grâce à la Horde il y eut ainsi dans les mains du *veliki kniaz* de Moscou, transformé en agent général des Tatars, une concentration territoriale des différentes principautés en même temps qu'une concentration politique des pouvoirs. » A. Leroy-Beaulieu. Op. cit. T. Ier.

<sup>1</sup> Mackenzie Wallace, *Russia*.

peuples occidentaux, ne recevait qu'un lointain contre-coup des mouvements qui les traversaient, la Pologne y participait tout entière, vivait de la vie même de l'Occident. Au cours du XV<sup>e</sup> siècle elle s'adonnait avec ferveur aux études humanistes, sa voix était écoutée aux grands conciles de l'Eglise latine, son Université de Cracovie était renommée dans toute l'Europe ; elle était mûre pour le grand mouvement de la Renaissance.

Cette époque tient une très grande place dans les traditions nationales de la Pologne. Elle marque l'apogée de sa puissance politique, en même temps qu'un épanouissement intellectuel et une brillante période de sa littérature. Des rapports suivis s'établissent entre la Pologne et l'Italie. Savants et poètes, étudiants et touristes traversent les Alpes pour puiser les idées nouvelles aux sources mêmes des études classiques. L'Université de Padoue est assidûment fréquentée par des Polonais, qui de leurs voyages rapportent dans leur patrie le culte de l'antiquité, les trésors de la littérature italienne, ainsi que des nouveaux aperçus politiques. Les noms de Castiglione, de Machiavel, du Tasse sont aussi populaires en Pologne que dans leur propre patrie. D'autre part, des savants et des artistes italiens viennent se fixer en Pologne, reçus à bras ouverts par les souverains, par les grands seigneurs et par les villes.

L'étude de l'antiquité a de même rapproché les humanistes français et polonais. Des relations s'ensuivirent, des échanges de lettres et d'idées. La France avait déjà commencé à exercer sur l'esprit polonais une puissante



attraction qui était pour beaucoup dans le choix que firent les Polonais en offrant la couronne à Henri de Valois.

Le XVI<sup>e</sup> siècle, en leur laissant une tradition de haute civilisation, a imprimé aux Polonais ce goût marqué pour les lettres latines qu'ils ont conservé jusque dans leur décadence du siècle suivant. De nos jours encore cette tradition classique fait le fond de la littérature ainsi que de la mentalité polonaise.

Toute tradition est en Pologne particulièrement forte pour deux raisons en apparence contradictoires : à cause des libertés dont jouissait l'ancienne république et, d'autre part, à cause de la perte de ces libertés. Tout peuple arrivé avant les autres à un régime libéral s'en fait un titre de gloire. L'orgueil national qui en résulte et un sentiment, justifié ou non, de supériorité sur ses voisins régis par l'absolutisme, développe de bonne heure en lui la conscience et le respect de sa propre nationalité. Il se sent l'artisan de ses destinées et de là vient l'importance que prend pour lui la tradition. Ce n'est plus un simple souvenir de tel fait d'armes, de tel événement qui s'est gravé dans sa mémoire : c'est la conscience et la logique de ses faits et gestes. N'est-ce pas là un des traits les plus caractéristiques de tous les Occidentaux ?

Ils ont parfois passé sous un régime arbitraire, mais à une époque fort avancée, alors que leur caractère, déjà formé, et le degré élevé de leur civilisation les em-

pêchaient d'en subir par trop l'influence et surtout de perdre la dignité de citoyens.

Leur histoire, c'est bien eux-mêmes qui l'ont faite.

Les libertés polonaises ont beau avoir tourné à l'anarchie qui amena la débâcle finale, elles n'ont pas moins établi une continuité de tradition et se sont gravées à jamais dans la mémoire du peuple. La tradition en Pologne n'a rien perdu de sa valeur par le fait du démembrement, au contraire elle est devenue le bouclier de la nation menacée dans son existence et elle a permis d'envisager l'avenir avec plus de confiance.

La ténacité de la tradition ne faisait qu'accentuer les divergences entre les Polonais et les Russes. La Russie est en effet le pays de l'Europe le plus pauvre en traditions. Les écrivains étrangers aussi bien que les écrivains russes en ont été frappés. M. Leroy-Beaulieu, pour ne citer qu'un seul, y revient à plusieurs reprises :

« La Russie a une longue histoire, mais la chaîne de son existence nationale a été deux ou trois fois si brusquement rompue qu'on a peine encore à en rejoindre les anneaux et que dans la conscience populaire il en reste une sorte de solution de continuité. Cette histoire, le peuple russe l'a subie plutôt qu'il ne se l'est faite <sup>1</sup>.

» Une chose frappe dans l'histoire russe, c'est sa stérilité, son indigence relative.

<sup>1</sup> A. Leroy-Beaulieu, *L'Empire des tsars et les Russes*. T. I<sup>er</sup>, Liv. IV, Chap. I<sup>er</sup>.



» L'histoire de la Russie se distingue de l'histoire des  
» autres nations européennes plutôt par ce qui lui fait  
» défaut, que par ce qu'elle possède en propre... Cette  
» vacuité de l'histoire, cette absence de traditions et  
» d'institutions nationales... me semble une des se-  
» crètes raisons des penchants négatifs de l'intelligence  
» russe, une des causes lointaines du nihilisme moral  
» et politique. Dans cet Etat déjà dix fois séculaire, rien  
» n'a été consacré par le temps ; le pays est vieux et  
» tout y est neuf <sup>1</sup>. »

L'œuvre de Pierre-le-Grand est une de ces révolutions violentes qui brisent la continuité de l'histoire russe. Quoiqu'elle rompît avec le passé asiatique du pays, quoiqu'elle rapprochât par force la Russie de l'Occident, elle n'était pas de nature à créer un lien entre celle-ci et sa voisine la plus proche, la Pologne. La Russie réformée n'était devenue européenne qu'à la surface, sans assises historiques, sans passé ; avec son costume européen battant neuf, avec ce qu'elle avait de dernier cri sur un fond encore barbare, elle offrait trop de contraste avec la Pologne. D'ailleurs le réformateur s'inspirait surtout de l'Allemagne, y copiant les institutions et les mœurs, y empruntant jusqu'aux noms propres ; il ne s'est jamais adressé à la Pologne qui, traversant alors une période de décadence, ne pouvait lui fournir ni techniciens habiles, ni le progrès mécanique qu'il recherchait avant tout. De plus, l'autocrate

<sup>1</sup> Op. cit., T. Ier, Liv. IV, Chap. III.

qu'était Pierre-le-Grand redoutait pour son pays l'exemple de la Pologne nobiliaire et anarchique.

Son œuvre civilisatrice bouleversa la Russie de fond en comble ; les lois et les institutions, la vie publique et la vie privée, tout dut subir un changement radical. Mais le caractère d'une nation ne se plie pas aux décrets et de nos jours encore il se ressent de ce qu'il y avait dans ces réformes de précipité, de brusqué, de mal approprié aux conditions locales. Toujours il reflète le désaccord existant entre l'esprit de la législation et l'esprit du peuple.

« Sans harmonie entre les lois et les mœurs — disait  
» A. Leroy-Beaulieu — il n'y a que trouble et malaise,  
» et c'est ce que depuis deux siècles ont trop souvent  
» senti les Russes. Moral ou intellectuel, social ou poli-  
» tique, tout le mal dont souffre la Russie depuis Pierre-  
» le-Grand se résume en un, le dualisme, la contra-  
» diction... Le Russe se trouve divisé avec lui-même ;  
» il se sent pour ainsi dire double ; parfois il ne sait  
» ce qu'il croit, ce qu'il pense, ce qu'il est... Elle (la  
» Russie) est européenne, mais l'éducation historique  
» lui a donné vis-à-vis des peuples d'Occident des dis-  
» semblances qu'un ou deux siècles n'ont pu encore  
» effacer <sup>1</sup>. »

Cette appréciation de la part d'un savant qui a tant étudié la Russie et qui a toujours été un ami sincère de ce pays, ne manque pas d'être significative. Son opi-

<sup>1</sup> Op. cit., T. Ier, Liv. IV, Chap. IV.



nion fût-elle même erronée ou injuste, la dissemblance de la Russie vis-à-vis de l'Occident n'en resterait pas moins avérée. Ce serait un témoignage de plus, que le caractère, que la mentalité russes cachent pour tout cerveau occidental un fond impénétrable.

Le changement imposé à la Russie ne pouvant s'étendre du coup à la nation tout entière, eut pour résultat la division très nette des classes de la société. Les classes supérieures, en Russie comme ailleurs, plus exposées par leur position même aux influences du dehors devinrent en quelque sorte cosmopolites, laissant par là le gros de la nation en dehors du mouvement civilisateur. Elles étaient longtemps seules à représenter la pensée russe, seules aussi à être influencées par l'Europe. Jusqu'à la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les auteurs russes sont pour la plupart sortis de la noblesse ou plutôt ce qui en tient lieu en Russie<sup>1</sup> ; leur littérature, inspirée de l'Occident, est beaucoup plus d'importation étrangère que celle de l'époque suivante. Mais bientôt des éléments nouveaux, issus du peuple, apparaissent dans le monde littéraire russe, y apportant des idées nouvelles, de nouveaux problèmes et un esprit plus national. En même temps la littérature prend une signification morale, qu'elle n'avait pas auparavant et qui désormais sera son trait le plus saillant. « La société russe, non habituée à ne voir en elle qu'une source de distraction, comme l'est habitué le lecteur européen, y

<sup>1</sup> Op. cit., T. Ier, Liv. V, La Noblesse.

cherche des programmes sociaux, la solution aux « maudits problèmes » de la vie. Un phare brillant au milieu des ténèbres de la nuit sociale — voilà ce qu'est la littérature pour la société russe<sup>1</sup>.

L'esprit russe, plié longtemps aux formes occidentales, civilisé à coups de verge — l'expression est de M. Kostomarof — couvait depuis longtemps la révolte. Elle éclata violente et tragique dans les lettres comme dans la vie, s'incarnant dans le nihilisme, cette manifestation si étrange et si déroutante de l'esprit russe. La réaction n'ayant que peu d'éléments nationaux à opposer à l'Occident fut surtout négative, englobant dans sa négation le régime politique et social, la religion et la civilisation occidentale<sup>2</sup>. L'âme russe se manifestait par un mouvement national destructeur. On aurait dit qu'elle gardait dans sa subconscience une sourde rancune à cette Europe, dont la pensée l'a si longtemps dominée, qu'elle en voulait à la civilisation européenne tout entière de l'avoir tirée de son sommeil oriental. Cet esprit de révolte plus ou moins marqué, plus ou moins conscient se dégage de la littérature de cette époque, littérature qui a d'ailleurs valu à la Russie l'estime des peuples civilisés. Tout ce qu'elle a

<sup>1</sup> G. Alexinsky, *La Russie moderne*.

<sup>2</sup> C'est dans le sens d'une réaction contre l'Occident que M. Leroy-Beaulieu apprécie le nihilisme. Voici la phrase, qui résume sa pensée : « C'est à la civilisation, à la culture classique et chrétienne, telle qu'elle est sortie des peuples germano-latins, que s'adresse avant tout la négation du nihilisme. » (Voir *L'Empire des tsars*, T. Ier, Liv. III, Chap. IV.)



d'étrange et d'exotique ; cette mentalité bizarre qui s'y reflète, ce mélange de mysticisme et d'esprit réaliste, de pessimisme et de jovialité ; cette négation passionnée ; tout enfin, ce qui lui donne son cachet d'originalité et qui, à côté de sa haute valeur artistique, a charmé le lecteur occidental, est en même temps ce qui la rend si profondément dissemblable aux autres littératures européennes.

Avec la littérature polonaise, comme le constate M. Faguet<sup>1</sup>, le contraste n'est pas moins frappant. Celle-ci est plus ancienne, ayant plus de continuité dans son développement et plus d'attaches avec le passé. D'ailleurs la Pologne, par conséquent aussi sa littérature, porte un caractère très différent autant de ses voisins de l'ouest que de ceux de l'est. Avant le romantisme deux périodes classiques, l'une au XVI<sup>e</sup> siècle, l'autre au XVIII<sup>e</sup>, lui ont légué un héritage dont relèvent encore en partie les lettres modernes. Or la première de ces périodes était toute inspirée d'antiquité et de littérature italienne, la seconde de dix-huitième siècle français. L'esprit teuton est resté étranger à la Pologne. Il y avait quelque chose dans son tempérament qui l'attirait de tout temps vers les peuples latins, elle formait au delà des Allemagnes comme une marche latine. La seule époque où la littérature allemande ait

<sup>1</sup> « Très différente de la littérature russe, beaucoup plus occidentale, beaucoup plus à base de culture gréco-latine, la littérature polonaise tient une très grande place dans l'histoire des littératures européennes. » (E. Faguet, *Initiation littéraire*, Chap. XXI.)

été lue et admirée en Pologne est celle du romantisme, mais là encore l'influence des Byron, des Shelley, des Shakespeare est beaucoup plus sensible que celle des Goethe et des Schiller.

Le romantisme coïncide en Pologne avec les insurrections, avec l'émigration en masse vers la France. C'est une époque douloureuse et féconde en même temps ; c'est l'âge d'or de la poésie, qui prit alors un essor jusque-là inconnu. Des poètes de génie assumèrent la mission d'élever les cœurs et d'exalter le patriotisme et, sans abaisser la littérature au rôle d'une tribune politique ou d'une arme de propagande, ils surent faire de la Patrie et de ses infortunes leur note dominante. C'est par sa richesse, par sa beauté, par la civilisation séculaire qu'elle représentait que la littérature armait la Pologne contre toute tentative de dénationalisation.

La Pologne n'a pas été affectée plus sensiblement que les autres pays occidentaux par la philosophie et la pensée allemandes, répandues à un moment donné dans l'Europe entière, et jusqu'à nos jours elle a gardé intacts son caractère individuel et ses sympathies latines.

\*  
\*  
\*

Ce caractère de la Pologne n'est-il pas précisément le vrai caractère slave ? Elle a certes été influencée par la civilisation occidentale, « latinisée » par le moyen âge et la Renaissance, mais les peuples occidentaux



ayant vécu en communauté, il n'en est pas un seul qui se soit développé complètement isolé de toute influence extérieure. Par contre les Slaves occidentaux, Polonais et Tchèques, sont de race plus pure que leurs congénères orientaux et leur formation a été moins entravée. Quant à leur participation à la civilisation occidentale, ils n'ont pas reçu cette civilisation toute faite de leurs voisins sans y avoir eux-mêmes collaboré. Il suffit, pour s'en convaincre, de constater que les deux premières universités de l'Europe centrale ont été érigées en terre slave : Prague en 1348 et Cracovie en 1364, devançant ainsi toutes les universités allemandes.

C'est une idée préconçue que le monde slave doit avoir une physionomie dissemblable au reste de l'Europe, ce qui fait que l'on regarde, tout à fait arbitrairement, les Russes comme le peuple slave par excellence. Dans ce que la Russie a d'exotique on voit les traits caractéristiques de son slavisme. Or ces traits sont dus en majeure partie à une influence étrangère non seulement à la race slave, mais à la race indo-européenne en général. C'est celui des peuples slaves qui a subi le plus de mélanges dans sa race et le plus d'entraves à son développement : « Le sang finnois a laissé plus de traces dans ses traits, la domination tatar dans son caractère <sup>1</sup>. »

En résumé, les trois facteurs principaux qui forment

<sup>1</sup> A. Leroy-Beaulieu, Op. cit.

une nation, à savoir : 1° la race, 2° l'éducation historique, 3° le climat, ont agi sur la Russie plus visiblement et dans un autre sens que sur les autres peuples européens en général et que sur la Pologne en particulier.

1° Quelle que soit la part des éléments étrangers, non aryens, dans le sang russe, leur apport n'en est pas moins avéré et, par conséquent, le fond du caractère national russe est la résultante de deux races qui se sont fondues ; les Russes ne sont slaves qu'à demi.

2° Si ce sang mêlé est pour beaucoup dans l'antagonisme qui s'est formée entre Russes et Polonais, plus visible, plus facile à contrôler et aussi plus importante est l'action de l'éducation historique reçue par ces peuples. Comme il a été dit plus haut, elle se résume en deux faits qui se touchent de près : en Pologne le christianisme venu de Rome, en Russie de Byzance ; d'une part participation à la vie de l'Occident, d'autre part existence en dehors de cette vie jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

Les deux formes rivales du christianisme ont dressé entre ces deux peuples plus qu'une différence de religion, à laquelle aucun antagonisme entre catholiques et protestants ne peut être comparé. De nos jours on ne discute plus au sujet des dogmes et les querelles purement religieuses sont apaisées depuis longtemps. Aussi voyons-nous qu'il ne subsiste presque rien de ce qui jadis mettait aux prises les peuples catholiques et protestants. Ils se sont trouvés avoir le même passé



et la même civilisation. Par contre, dans l'antagonisme entre catholiques et orthodoxes grecs, les dogmes n'ont joué qu'un rôle tout à fait secondaire. C'est plutôt l'esprit plié pendant des siècles à un cours d'idées différent, un passé millénaire sans rien de commun et leurs civilisations de source différente qui les empêchaient de se comprendre.

L'influence byzantine tient une très grande place dans l'éducation historique de la Russie. On en retrouve les traces dans les plus anciennes institutions du pays, dans les mœurs comme dans les lois, sans parler du domaine de la religion. Malheureusement l'Eglise de Byzance ne propageait pas la connaissance de la langue grecque, comme celle de Rome propageait le latin ; la riche littérature hellénique est donc restée étrangère à la Russie qui, au cours de sa longue existence, n'a connu d'elle que quelques traités de théologie ou de droit traduits à de rares intervalles. La conversion par l'Eglise orientale n'impliquait pas une participation directe à la vie du Bas-Empire. Les missionnaires byzantins ont créé à l'usage des Slaves un alphabet particulier qui, tout en dressant entre ceux-ci et l'Occident une barrière infranchissable<sup>1</sup>, rendait en

Voici l'opinion d'un écrivain russe : « Une grande influence eut également l'isolement linguistique et religieux du peuple russe. A cause de cet isolement, la Russie a beaucoup perdu, non seulement en comparaison avec les peuples latins, mais aussi en comparaison avec les Germains, pour lesquels la langue latine a été longtemps la langue de l'Eglise et de la science. D'ailleurs les Polonais — les seuls qui de tous

même temps plus lente et plus difficile la pénétration de ce que la civilisation byzantine avait de plus élevé. La Russie, dont le centre se trouvait dans le bassin du lointain Volga, en a pâti plus que ses consanguins. Séparée de l'Occident latin, plus tard détournée de sa voie européenne par la domination tatare, elle fut privée des principaux facteurs de la civilisation occidentale : la Chevalerie, la Renaissance, la Réforme, l'Encyclopédie.

3° Il nous reste en dernier lieu à considérer le facteur dont l'action, moins directe, moins facile à déterminer et, par suite, plus obscure, n'en reste pas moins importante. C'est le climat. M. Leroy-Beaulieu attribue à la nature une influence considérable sur la formation des peuples, d'autant plus grande que le peuple en question est moins civilisé et le climat plus rigoureux<sup>1</sup>. Il voit dans l'étendue des plaines de la Russie, dans « l'amplitude et la vacuité » de sa nature, dans les contrastes de ses saisons, la cause de ce que le caractère russe a parfois « de déréglé, d'outré, de désordonné, de heurté ». T. I. L. III. Ch. III.

C'est ainsi qu'il fait la part du climat et de l'aspect de la nature russe : « Par ses rigueurs et ses exigences,

les Slaves de la Russie aient subi l'influence de l'Eglise de Rome, — ont été par leur culture générale beaucoup plus près de l'Europe occidentale que de la Russie et ont moins souffert de leur isolement linguistique que les autres Slaves. » (G. Alexinski : *La Russie moderne.*)

<sup>1</sup> Op. cit., Liv. III, Chap. I-III.



» le climat russe incline l'homme au réalisme, à l'esprit pratique ; par la grandeur de ses plaines et leur monotonie, par son immensité et sa pauvreté, la nature le dispose au mysticisme en même temps qu'à la tristesse. C'est là pour nous la clef de beaucoup de contrastes du tempérament russe <sup>1</sup>. »

Il est à remarquer que, contrairement à une idée fort répandue, le climat de la Pologne diffère essentiellement de celui de la Russie. Géographiquement parlant, la Pologne fait partie de l'Europe occidentale, le terme d'Europe centrale étant politique plutôt que géographique. Son climat, peu porté aux extrêmes, est plus rapproché du climat du nord de la France que de celui de la Russie.

Le savant géographe français, M. de Martonne, divise l'Europe en plusieurs zones suivant les climats, qu'il dénomme d'après les fleuves ou les pays compris par ces zones <sup>2</sup>. Ainsi il établit le climat parisien, danubien, breton, danois, polonais, etc. Celui-ci comprend le bassin de la Vistule, celui de l'Oder, ainsi que le cours supérieur du Niemen. C'est un climat humide et tempéré ayant une température moyenne, inférieure de deux à trois degrés à peine à celle de Paris, et encore cette différence est due à la durée de l'hiver plutôt qu'à ses rigueurs. Il ne ressemble en rien au climat sec et continental de la Russie, que M. de Martonne qualifie de climat sibérien. En effet, les plaines russes

<sup>1</sup> A. Leroy-Beaulieu. Op. cit. T. Ier, Liv. III. Chap. IV.

<sup>2</sup> Em. de Martonne : *Géographie physique*.

ne sont que le prolongement en Europe des plaines de l'Asie, la chaîne basse de l'Oural ne constituant aucune limite géographique ou météorologique. Aussi rencontre-t-on le même climat des deux côtés de ces montagnes. Rien n'arrête les vents glacés du nord ni les vents chauds du sud, qui n'y arrivent qu'après avoir perdu une partie de leur humidité en y amenant une sécheresse extrême. La partie centrale de la Russie, qui est le noyau de l'ancienne Moscovie, est une contrée essentiellement continentale, avec à peine la moitié des pluies du bassin de la Seine ; la température moyenne de l'hiver est de 10 à 12 degrés inférieure à celle de Paris ; l'écart entre la température de l'été et de l'hiver arrive à 60 et même à 80 degrés centigrades.

« Comment en un tel pays — s'écrie M. Leroy-Beaulieu — avec une civilisation encore peu avancée, la nature n'aurait-elle pas laissé sur le tempérament comme sur le caractère du peuple une empreinte indélébile ? » (Op. cit. L. III. Ch. I.)

Entre le climat polonais et le climat sibérien se trouve une zone de transition relativement étroite, allant à peu près du golfe de Riga à celui d'Odessa et comprenant les provinces de l'est de l'ancienne république polonaise : la Russie blanche, l'Ukraine, etc. Cette zone est en même temps la limite de l'Europe occidentale et de l'Europe orientale. C'est là que, en allant de l'ouest vers l'est, le continent européen s'élargit brusquement et, par suite son climat, de tempéré qu'il était, devient brusquement continental.



\*  
\*  
\*

On a maintes fois posé la question : la Russie est-elle européenne ? son caractère est-il compatible avec la civilisation occidentale ? Quelques historiens ont répondu négativement, la majorité pourtant, et M. Leroy-Beaulieu est du nombre, ne regardent le côté asiatique et oriental du caractère russe que comme une influence purement extérieure et étrangère au génie du peuple.

Mais ce n'est pas la réponse négative ou affirmative donnée à ces questions qui pour nous a le plus d'importance. Le fait même qu'elles ont été posées prouve que le peuple russe ne ressemble à aucun autre peuple de l'Europe. C'est là le pourquoi de l'incompatibilité de caractère qui existe entre la Russie et la Pologne.

Ces deux peuples ne sont définitivement entrés en contact qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à l'époque où la majeure partie de la Pologne a été envahie par la Russie. Avant cette date il y a bien eu des guerres et des traités conclus entre les deux Etats, mais les peuples étaient trop dissemblables pour pouvoir se rapprocher et s'entendre. Réunis de force sous la même autocratie, ils se sont heurtés à leurs mentalités qui en faisaient des étrangers et allaient bientôt en faire des ennemis.

D'ailleurs leurs conditions politiques étaient loin d'être égales. Depuis son démembrement, si l'on fait

abstraction des quinze années qui suivirent le Congrès de Vienne (1815) pendant lesquelles une partie de l'ancienne Pologne formait un Etat à part sous le sceptre des tsars, la Pologne russe était gouvernée par des Russes qui ne connaissaient pas le pays, ne le comprenaient pas et étaient hostiles à tout ce qui est polonais.

Les tentatives réitérées de la part des Polonais de secouer leur joug vinrent aggraver encore cette situation. Brutalement réprimées par l'autorité, elles provoquaient en même temps une hostilité dans la majorité de la nation russe, quoique celle-ci commençât à réclamer elle-même des libertés politiques.

Les révolutionnaires des deux pays ont bien tenté à maintes reprises de faire cause commune, mais, malgré leur bonne volonté ils ne sont jamais arrivés à se comprendre. Même en voulant rompre avec le passé ils le retrouvaient encore dans la tournure des esprits, dans le fond des idées, dans la manière d'envisager les questions. En 1905, année de troubles, les révolutionnaires russes et polonais agissaient simultanément plutôt que de concert. Une entente avec le nihilisme, produit russe par excellence, n'était pas chose facile.

Aussi voyons-nous actuellement sous le même gouvernement deux nations parlant des langues d'origine commune, mais divisés par tout ce qui constitue la civilisation d'un peuple et son caractère : par la religion et les traditions, par la littérature et la manière de penser, par l'idéologie et les aspirations. Ennemis



par le passé et le présent ils vivent sous un régime que l'on dirait fait exprès pour rendre impossible tout rapprochement. En effet, dans un Etat dont la population n'est pas homogène, la seule solution possible au problème des nationalités est celle adoptée par la Suisse, celle qui consiste à placer tous ses peuples sur un pied d'égalité parfaite sans prédominance d'aucune majorité nationale. Mais la Suisse n'est pas un Etat national ; seule la liberté constitue un lien entre ses citoyens de races diverses et aucun de ses peuples n'est poussé par ses traditions à ambitionner la souveraineté sur les autres. Dans ces conditions, des peuples de caractère le plus divergent peuvent vivre d'accord et former une unité politique durable.

Ce n'est malheureusement pas le cas de la Russie. Le nationalisme de plus en plus puissant, les traditions impérialistes, et enfin tout ce qu'on appelle raison d'Etat ne l'acheminent nullement vers le fédéralisme. Les conditions politiques des allogènes peuvent s'améliorer avec le temps en Russie, mais la souveraineté du peuple russe semble y être un dogme d'Etat.

Quant aux relations russo-polonaises, il se pose une question des plus importantes ; à savoir : l'inimitié entre ces peuples est-elle irrémédiable ? Est-ce une hostilité, pour ainsi dire, spontanée et irréfléchie comme entre Polonais et Allemands ? Il est bien malaisé de répondre à cette question, vu les conditions anormales dans lesquelles se trouvent les Polonais, depuis le démembrement de leur patrie, vis-à-vis des Russes. Les

rappports entre Russes et Polonais étaient de tout temps envenimés par la politique et il n'est pas facile d'en faire abstraction.

Toutefois, en se rapportant à un passé plus lointain, on s'aperçoit que, malgré l'éloignement moral, ce n'est pas une haine implacable qui séparait ces peuples. Les guerres, par exemple, n'ont été entre eux ni plus fréquentes ni plus acharnées qu'avec leurs autres voisins. C'est qu'avant le démembrement de la Pologne, ces deux nations formant deux Etats distincts, n'avaient aucun moyen d'empiéter l'une dans la vie de l'autre. Donc de nos jours encore et malgré les griefs accumulés depuis plus d'un siècle, il est probable que le rétablissement entre elles d'une frontière politique écartant jusqu'à la possibilité d'un empiètement de part et d'autre et rendant à la Pologne ce qui lui est dû, mettrait fin à leur inimitié ainsi qu'à leurs conflits et établirait des relations de bon voisinage entre ces peuples si longtemps ennemis.

Il est par contre plus que douteux que ce résultat puisse être obtenu par une autonomie, si large qu'elle fût, octroyée à la Pologne par le gouvernement russe. Toujours à la merci des doctrines ayant cours à un moment donné auprès du gouvernement ainsi que des intrigues de la bureaucratie, elle laisserait subsister l'anomalie d'un pouvoir central étranger vis-à-vis d'institutions autonomes. Même octroyée libéralement et loyalement maintenue, elle ne serait qu'un palliatif n'excluant ni les scissions ni la méfiance mutuelle et



surtout ne répondant pas aux aspirations et aux droits de la nation polonaise.

Le rétablissement d'une Pologne indépendante aurait le mérite de trancher une fois pour toutes la question polonaise qui constituait pendant un siècle une menace permanente pour la paix européenne. Ce serait un acte de justice dont la portée mondiale serait en accord avec la déclaration des Alliés au début de la guerre. Pour la Pologne il marquerait un retour à des conditions normales lui permettant de vivre et de se développer librement, en même temps qu'il en ferait une puissance de plus à opposer au germanisme.

Alors disparaîtrait l'ombre fâcheuse que projette la question polonaise sur la fraternité slave.

Lausanne, *Septembre 1915.*



292790



292 790

ONT DÉJÀ PARU :

---

- I. K. *La Pologne et la Guerre.*  
(Janvier 1915) . . . . . —.40
- II. K. *W Imie Jednosci* (Au Nom de  
l'Unité). (Avril 1915). . . . . —.50
- III. Jan KUCCHARZEWSKI. *Réflexions sur le  
Problème Polonais* (4<sup>me</sup> édition) 1.—
- IV. H. J. SIENKIEWICZ. *Polonais et Russes.* —.40

ADRESSE DE LA RÉDACTION :

« *La Pologne et la Guerre* » Lausanne, Hôtel Métro-  
pole.

